

DON LUIGI GIUSSANI
1922-2005

Textes du documentaire *Don Luigi Giussani 1922-2005*, supplément au journal italien *Corriere della sera* du 21 février 2015.

Introduction

Rencontrer don Giussani, son regard, sa vibration humaine

Cette vidéo veut rendre hommage à don Luigi Giussani dans le dixième anniversaire de sa montée au Ciel. La publication de sa biographie, *Vita di don Giussani*, ses nombreuses présentations et la vidéo *La belle route*, réalisée pour les soixante ans de la naissance de Communion et Libération, ont suscité un intérêt pour la personne de don Giussani qui est allé bien au-delà de ce qu'on aurait pu imaginer. J'en ai été le premier surpris.

Au cours de ces mois, nous avons vu grandir le désir de mieux le connaître. Beaucoup de ceux qui ont entendu parler de lui, qui ont lu sa biographie ou qui ont vu ce qui est né de lui se répandre dans le monde entier, ont exprimé le désir de savoir comment était don Giussani, comment il parlait, comment il s'exprimait.

Comment répondre à cette curiosité ? Comment partager avec tous ce qui nous est arrivé, nous qui l'avons rencontré ?

Ainsi est née l'idée d'une vidéo qui permettrait aux personnes qui ne l'ont jamais connu de « rencontrer » le visage de don Giussani, son regard, son tempérament, sa vibration humaine face aux circonstances ; de découvrir de la voix même de don Giussani ce qu'a signifié pour lui la rencontre avec le Christ ; de voir l'humanité différente qu'engendre le Christ et la fascination que suscite un homme qui Le reconnaît présent.

Le directeur du *Corriere della Sera*, Ferruccio de Bortoli, a accueilli l'idée aussitôt qu'elle lui a été proposée. Je le remercie d'avoir permis la réalisation de cette vidéo qui satisfait dans une certaine mesure le désir de « voir parler » don Giussani.

C'est à travers la vie et les paroles de don Giussani que nous avons découvert le christianisme comme une réalité attirante ; c'est à lui que nous devons l'intérêt pour notre vie et pour un chemin humain. Cette fascination ne nous a jamais abandonnés ; tout en boitant, en nous trompant mille fois et mille fois nous relevant, nous n'avons jamais pris d'autre chemin.

Le protagoniste de cette vidéo est don Giussani, un homme appelé par Dieu qui, en raison de cet appel, est devenu le protagoniste d'une histoire qui ne s'est toujours pas interrompue dix ans après sa mort : à partir de son « oui », d'autres « oui » ont fleuri, c'est-à-dire d'autres « moi », des gens tout à fait normaux qui vivent aujourd'hui de la même nouveauté dont témoigne la vie de don Giussani.

Bonne vision à tous.

Julián Carrón

Président de la Fraternité de Communion et Libération

LE PROBLÈME FONDAMENTAL DE TOUT HOMME

Le problème fondamental de l'homme, de tout homme, à n'importe quelle époque, jusqu'à la fin de l'histoire, depuis qu'a été apporté le message que Dieu s'est fait homme, est entré dans le monde, le problème de la vie le plus important est celui-ci : on ne peut pas concevoir de problème plus grand, c'est-à-dire que l'homme ne peut imaginer de problème plus grand pour sa liberté. Le Christ, oui ou non.

*

« Qu'importe si tu prends tout ce que tu veux mais que tu perds toi-même ? Que pourra donner l'homme en échange de lui-même ? » C'est ainsi qu'ont surgi dans le monde le sens du respect, de la vénération, de l'attachement, de l'amour, de la confiance, de la responsabilité envers la personne. La personne!

Le christianisme n'est pas né pour fonder une religion, il est né comme passion pour l'homme. L'amour pour l'homme, la vénération de l'homme, la tendresse envers l'homme, la passion pour l'homme, l'estime absolue de l'homme.

*

« Qu'est-ce donc que l'homme, pour que tu songes à lui ? Et le fils de l'homme, pour que tu en prennes soin ? ». Aucune question ne m'a jamais autant frappé dans ma vie que celle-ci.

*

En cet instant, il n'existe rien de plus profond et terrible, et en même temps de plus évident pour moi, que le fait que je ne suis pas en train de me faire, que je ne me donne pas l'être moi-même. En cet instant, ce qui est le plus à moi est quelque chose qui m'est donné. Si en cet instant donné il y a une évidence plus grande, plus fascinante, plus terrible que cette évidence dont je fais l'expérience, c'est qu'en ce moment je devrais dire : « Toi qui me fais ».

Quoi qu'il arrive, je suis fait, je suis donné, je suis le don d'un Autre, – d'un Autre –, qui justement se cache dans le mot « Mystère ».

*

Le mystère de la miséricorde transperce toute image humaine de tranquillité ou de désespoir ; même le sentiment du pardon est contenu dans ce mystère de Jésus Christ.

Le Mystère en tant que miséricorde a le dernier mot, même sur toutes les possibilités les plus laides de l'histoire.

C'est pourquoi, l'existence en tant qu'idéal ultime s'exprime dans l'attitude du *mendiant*. Le vrai protagoniste de l'histoire est le mendiant : Jésus Christ mendiant du cœur de l'homme et le cœur de l'homme mendiant de Jésus Christ.

*

JOURNALISTE : Pourquoi les gens vous attendaient-ils ainsi ?

DON GIUSSANI : Parce que je crois en ce que je dis.

JOURNALISTE : Pour cette raison uniquement ?

DON GIUSSANI : Oui !

*

Le moi humain a soif de ce Dieu, c'est-à-dire – comme le dit Jésus – qu'il « a soif de vie éternelle ». Sans cette soif, tout serait opaque, obscur, une nullité indigeste : plus l'homme est homme, plus le moi est conscient et impulsivement aimant, plus tout serait suffocant et intolérable. Le moi a soif d'éternité, le moi est rapport avec l'infini, c'est-à-dire avec une réalité au-delà de toute limite, dans laquelle la réalité est connue.

*

L'infini est une *réalité* ! Toute l'essence de l'homme, toute l'essence et la dignité, la passion oui, la passion et l'émotion qu'éveille le moi de l'homme en celui qui le regarde comme au théâtre, c'est quand le moi se surprend à dire « toi » ; c'est quand l'homme, face à une personne qu'il ne connaissait pas, ou pour la première fois de sa vie parce qu'il a mûri, se surprend à dire « toi » de manière réfléchie. *Le toi* ! Cela signifie quelque chose d'autre : tu n'es pas moi. Tu n'es pas moi : je ne peux pas abuser de toi, je ne peux pas t'utiliser, je ne peux pas m'emparer de toi, je ne peux pas te dérober, me servir de toi à mes fins, non ! C'est alors qu'on se rend compte de ce que signifient les mots respect, vénération, adoration. Un homme qui ne vit pas un tel instant avec sa femme n'a jamais aimé sa femme, jamais !

UN PRÊTRE QUELCONQUE DU DIOCÈSE DE MILAN

Comment faisait ma mère pour me communiquer le sens religieux qu'elle avait elle-même reçu ? Comment pouvait-elle lire l'évangile de telle manière que je restais tout près de la table – j'arrivais à peine au bord de la table et je la regardais lire – ?

Elle me racontait la Samaritaine, elle me racontait... tout comme mon père s'approchait de mon lit et me racontait la parabole du riche Épulon (c'était un socialiste acharné, alors tous les soirs c'était le riche Épulon !). Et moi, j'écoutais bouche bée et je ne me lassais pas ! Mais il y avait quelque chose en lui qui était analogue, qui était de la même nature que ce qui était arrivé : il sentait, il ressentait ce qui était arrivé, dans sa vérité d'aujourd'hui.

C'est ainsi qu'il me racontait la parabole évangélique avec l'élan de quelqu'un qui constatait dans sa vie de tous les jours l'injustice, ou la justice, ou la soif de justice, la faim de ceux qui avaient faim et la satiété de ceux qui étaient rassasiés.

*

Je me rappelle cet instant et le frisson de cet instant, le désir ardent de cet instant où, dans ma vie, j'ai compris le fait de l'existence de Dieu, qui s'est chargée de sens.

J'étais au séminaire, en seconde, c'était pendant le cours d'histoire de la musique consacré à Donizetti : le professeur a mis sur le tourne-disque un extrait de la romance du quatrième acte de *La Favorite*. Lorsque l'excellent ténor a entonné : « Ange si pur que dans un songe j'ai cru trouver, vous que j'aimais, envolé et pour jamais », dès que la première note a vibré, j'ai compris, avec un profond désir, que ce que l'on appelle Dieu – qui est le destin inévitable pour lequel l'on naît – est le terme de l'exigence de bonheur, est le bonheur dont le cœur est exigence irréprouvable. Le moi humain, le cœur de l'homme est exigence de bonheur.

*

CHIARA BERIA DI ARGENTINE : Mais qui est don Giussani ?

DON GIUSSANI : C'est un prêtre quelconque du diocèse de Milan qui a suivi tout le séminaire depuis l'âge de 10 ans...

CHIARA BERIA DI ARGENTINE : Vous êtes entré au séminaire à dix ans ?

DON GIUSSANI : Eh oui. Et j'y suis resté quelques années supplémentaires en tant qu'enseignant. Puis, à ma sortie, je me suis consacré, à travers l'enseignement de la religion dans les écoles publiques, à expérimenter une communication religieuse qui puisse plus facilement être acceptée par les jeunes.

*

Je venais de rentrer d'un voyage : dans le train, j'avais trouvé un groupe de lycéens qui se rendaient à Cattolica. Nous avons un peu bataillé et moi – croyant – face à leur refus acharné de croire, j'étais bien conscient qu'il était superficiel ; en effet, c'était par ignorance – c'était un jugement que je sentais pouvoir donner – c'était par ignorance qu'ils parlaient, qu'ils agissaient, qu'ils se comportaient ainsi... par ignorance ! Alors, cela signifiait que le christianisme leur avait été transmis, qu'ils avaient rencontré le christianisme d'une façon non appropriée, non adaptée, qui n'expliquait et n'éclairait pas son sens : une façon inadaptée. Autrement dit, c'était une question de méthode. La méthode, le chemin par lequel le christianisme leur était arrivé n'était pas un chemin sain, qui comprenait de manière saine les valeurs que ce christianisme assurait à la vie. Voilà pourquoi j'ai décidé d'abandonner les études de théologie, qui me paraissaient tout à coup arides et abstraites par rapport à cette situation, pour aller enseigner la religion catholique dans un lycée milanais.

*

Mon histoire est la même que celle de beaucoup d'autres qui, parce qu'ils aiment les jeunes, réussissent par la grâce de Dieu – et c'est en ce sens que l'on peut appeler cela « charisme » – ils réussissent par la grâce de Dieu à leur communiquer des certitudes et une affection, ce dont ils sembleraient incapables autrement.

*

En montant ces trois marches du lycée Berchet, je me disais: « Que viens-je faire ici ? Je viens donner à ces jeunes l'occasion de rencontrer ce que j'ai rencontré moi-même ; pourquoi faut-il que j'aie connu, entendu les raisons, et pas eux ? Puis, leur liberté tracera leur chemin comme elle voudra. »

*

CHIARA BERIA DI ARGENTINE : Vous avez dit qu'en fait vous poursuivez les vrais motifs qui ont inspiré les événements de 68. Pouvez-vous mieux nous expliquer votre position ?

DON GIUSSANI : L'amour de ce qui est authentique, l'exigence d'authenticité ou de liberté qui a animé les débuts de la contestation de 68... nous étions complètement d'accord avec cela. Je m'explique : que la société soit plus vraie, qu'elle soit conduite de manière plus exemplaire, ce n'était pas uniquement le désir de quelques-uns, je crois que c'était le désir de tout le monde, un désir général. Nos débuts en 1954 étaient inspirés par le même désir : créer une humanité plus humaine. Je citais toujours une phrase de l'Évangile qui est très significative. Le Seigneur dit : « Ceux qui me suivent recevront la vie éternelle et le centuple ici-bas. » Et je disais à mes élèves : « Je peux comprendre que vous, ne désiriez pas la vie éternelle parce que vous manquez d'imagination ; mais il faut être idiot pour ne pas désirer le centuple ici-bas, parce que le centuple ici-bas... ». Nous voulons, comme tous les autres, une humanité meilleure, mais il est impossible qu'une humanité vive mieux d'elle-même, par ses seuls projets, grâce à ses fantaisies ou à ses énergies.

Voici ce que nous voulons dire par le terme « Communion et Libération » : seule la communion avec Dieu, qu'Il a rendue possible à travers le Christ, seule la communion entre les hommes qui reconnaissent cela peut créer, en se dilatant, des oasis d'humanité plus vraie.

*

En cette période où le Seigneur me fait traverser la dernière croix de ma vie, mon sujet de méditation habituel est le psaume 8 de David. Comme vous le connaissez bien... Mais je vous le lis quand même. « Ô Seigneur, notre Dieu, qu'il est grand ton nom par toute la terre... »

LE RISQUE DU PARENT, LA LIBERTÉ DE L'ENFANT

Je me souviens que, les premières années où j'enseignais la religion, je disais souvent au cours des altercations et des dialectiques qui avaient lieu en classe : « Envoyez-nous – nous les prêtres – tout nus par les routes, enlevez-nous tout, mais s'il vous plaît ne nous enlevez pas la possibilité d'éduquer ». Et, à ma grande amertume, j'ai dû constater les années suivantes – parce que je disais cela il y a trente ans – que nous avons recherché toute chose mais que nous avons sacrifié la liberté éducative.

L'homme se développe dans un rapport, dans un contact avec autre que lui ; de même que l'autre est originellement nécessaire afin que l'homme existe, de même il est nécessaire pour que l'homme devienne vrai, pour qu'il devienne plus lui-même. Ainsi, l'homme est destiné, par l'accomplissement de lui-même, à l'horizon total. Pour cela, l'éducation doit viser, au moins potentiellement, à introduire l'homme à la réalité totale.

*

Le cœur, comme l'appelle la Bible, cette marque de fabrique originelle de l'homme... Cet ensemble d'exigences et de sens de la destinée de celles-ci – d'exigences de bonheur et de vérité et de la destinée vers laquelle ces exigences nous poussent, la Bible appelle cela « cœur » : le cœur de l'homme, identifiable comme exigence de vérité, de beauté, de bonté, de justice, de bonheur est identique en tous les hommes, tous !

*

Un père ou une mère sont tels non seulement parce qu'ils donnent du lait puis du *risotto* à l'enfant qui grandit, mais parce qu'ils se donnent eux-mêmes, un père donne soi-même à son fils.

*

Le « cœur », donc, définit d'après la Bible le critère ultime de vérité pour l'homme et pour identifier son but. Si une chose correspond au cœur, au cœur ainsi défini, elle est juste : si elle ne correspond pas au cœur, elle est fautive, elle va à l'encontre de l'homme. Si elle correspond, elle explique ; si elle ne correspond pas, elle voile.

*

Proposer continuellement, espérant contre toute espérance, dans n'importe quelle situation, saisissant continuellement l'occasion de montrer le raisonnable de ce que l'on a soutenu et que l'on a donné, même lorsque la réaction semble aller dans le sens contraire, même lorsqu'on dirait que son propre enfant ou celui que l'on éduque est imperméable, même lorsqu'il est évident qu'il parcourt d'autres routes, il faut continuer dans ce devoir paternel et maternel, générateur, avec cette

contrition du cœur, avec cette amertume terrible, il faut dépasser l'affliction. Voilà, le risque éducatif, c'est à ce niveau-là qu'il se joue, parce qu'il nous est donné, à nous, d'aimer, c'est-à-dire de proposer et d'accompagner dans une vérification, pour que la personne à laquelle on a fait cette proposition puisse saisir les raisons que nous avons saisies nous. C'est cela, l'amour. Il ne peut s'agir de la prétention d'une obéissance que doit obtenir une persuasion, une conviction pas encore formée. L'homme, et donc son propre enfant, ou le jeune, est rapport libre avec le destin, avec l'infini, avec Dieu, avec la vérité et avec le bien. C'est un rapport libre et, de ce fait, le chemin par lequel la recherche du destin se mettra en œuvre chez lui est mystérieux.

*

Mettre un point d'interrogation sur ce qui nous a été donné, sur ce qu'on a trouvé ou sur ce qu'on a lu, sur ce qui est connu, c'est juste : voilà ce qu'est la critique ! Saint Paul donne la plus belle définition de critique : *panta dokimásete to kalòn katécheté*, discernez la valeur de toute chose, gardez ce qui est beau et adhérez à la valeur que les choses révèlent – le beau étant la splendeur du vrai, la manière dont le vrai se manifeste à l'homme. Discernez la valeur de toute chose ; c'est de là que grandit l'homme mûr. Discernez la valeur de toute chose et gardez-la, gardez sa consistance, son intérêt pour votre vie concrète, pour votre vie d'aujourd'hui, pour l'existence : la valeur existentielle qu'a cette chose.

*

Étienne, le centurion, Pierre... ce sont tous des gens qui sont venus ici, qui sont passés par ici. Qu'est-ce qui les dominait ? Qu'est-ce qu'ils pensaient ?

*

JEAN-PAUL II : Ne permettez jamais que le vice de l'habitude, de la « routine », de la vieillesse n'habite votre participation ! Ce n'est pas une menace, pas de menace, comme le disait monseigneur Giussani : il y a des jeunes, il y a aussi des moins jeunes... le plus vieux, ce serait le Pape... Mais lui aussi, comme tous les plus vieux – il est vieux selon l'expression de saint Pierre – lui aussi, il cherche à être jeune, jeune d'esprit.

TOUT LE MOIS, JE N'AI LU QUE LEOPARDI

J'ai connu Leopardi au mois de mai de ma troisième année de lycée, lorsque j'étais au petit séminaire, après avoir trouvé une certaine poésie, *Le soir d'un jour de fête* (je ne l'avais pas encore étudiée, on ne me l'avait pas encore fait étudier) ; durant ce mois-là tout entier je n'ai lu que Leopardi, en apprenant tout par cœur, et depuis, chaque jour je redisais l'un ou l'autre de ses chants par cœur, jusqu'au jour où je trouvai "ce" chant dont je fis mon action de grâce habituelle après la Communion. Lorsque je racontai cela lors d'une rencontre de prêtres (j'avais déjà commencé GS) le cardinal Giovanni Colombo, qui était là tout près, m'a dit : « Alors ça ! Si je l'avais su, je ne t'aurais pas fait prêtre ». Nous entendrons la poésie, ensuite. Heureusement qu'il ne l'a pas su !

Extrait d'*A sa femme*, de Giacomo Leopardi

Chère beauté qui m'inspire de loin l'amour, soit en voilant ton visage excepté dans mes songes quand, ombre divine, tu fais tressaillir mon cœur, soit dans la campagne où éclatent plus splendidement la clarté et le sourire de la nature, peut-être as-tu rendu heureux ce siècle innocent qui porte le nom d'âge d'or, peut-être voles-tu, souffle léger, parmi les hommes d'aujourd'hui.

Peut-être le sort avare qui te cache à nos yeux te réserve-t-il pour les âges futurs ? De te voir en vie désormais, je n'ai nulle espérance. (...)

Si, parmi les idées éternelles, tu es celle que la sagesse éternelle a dédaigné de revêtir d'une forme sensible et à qui, parmi ces dépouilles éphémères, elle a voulu épargner les affres d'une lugubre vie, si tu résides sur une autre terre dans les cercles supérieurs, parmi l'infini des mondes, si une étoile voisine plus éclatante que le soleil t'éclaire, et si tu respirez un air plus bienfaisant, d'ici, où les années sont tristes et brèves, reçois cet hymne d'un amant inconnu.

« Reçois cet hymne d'un amant inconnu ». Amant inconnu ; l'homme amant inconnu de cette beauté incarnée qui, si elle n'est pas sur les chemins du monde, doit bien être quelque part, sur quelque autre étoile du ciel, dans quelque monde platonicien. Amant inconnu : moi, amant inconnu de toi, Dieu fait chair ; Toi, amant inconnu de moi, inconnu de moi, non connu de moi, non rappelé par moi. Littéralement, c'est le message chrétien, tel que je l'ai connu, tel qu'il est objectivement. Ce que Leopardi exprime comme exigence suprême, de pouvoir voir et vivre le rapport avec la beauté, avec la beauté faite chair, est arrivé il y a deux mille ans.

Le Verbe s'est fait chair veut dire que la Beauté s'est faite homme, la Justice s'est faite homme, la Bonté s'est faite homme, la Vérité s'est faite homme. *Quid est veritas ? Vir qui adest.* Qu'est-ce que la vérité ? Un homme présent. Jésus était annoncé par le génie de Leopardi mille huit cents ans après son existence ; chaque génie est un prophète, dans tout génie il y a la prophétie. Cherchez, et vous trouverez la prophétie ; Leopardi est le prophète du verbe incarné.

UNE FOI PERTINENTE AUX EXIGENCES DE LA VIE

Démontrer la pertinence de la foi face aux exigences de la vie. La foi, si elle ne peut pas être repérée et trouvée dans l'expérience présente, confirmée par celle-ci, utile donc pour répondre à ses exigences, n'est pas une foi capable de résister dans un monde où tout, tout, disait et continue à dire le contraire, tout.

*

DON GIUSSANI : Du reste, Eliot avait déjà quelque chose à dire quand, avec une certaine assurance, il se demandait : « Est-ce l'humanité qui a abandonné l'Église ou est-ce l'Église qui a abandonné l'humanité ? ».

ROBERTO FONTOLAN : Je me suis toujours demandé : s'agit-il d'une critique de l'Église ou de l'humanité dans cette phrase d'Eliot ?

DON GIUSSANI : Les deux. Tout d'abord, c'est l'humanité qui a abandonné l'Église. En effet, si j'ai besoin d'une chose, je tente de la poursuivre lorsqu'elle s'en va ; Et là, personne n'a essayé de la rattraper.

ROBERTO FONTOLAN : Et l'Église, quand a-t-elle abandonné l'humanité ?

DON GIUSSANI : L'Église a commencé à abandonner l'humanité, selon moi, selon nous, parce qu'elle a oublié qui était le Christ. Elle ne s'est pas appuyée sur..., elle a eu honte du Christ, de dire qui est le Christ.

*

Mais toute notre faiblesse ne pourra pas nous décevoir ou nous arrêter : dans la miséricorde qui se révèle sur la Croix réside la source inépuisée de cette force lumineuse et persuasive qui nous fera repartir toujours et sans relâche ; « espérant contre toute espérance ».

*

La foi est comme une grande hypothèse de travail qui nous arrive de la tradition. Mais si le travail de l'expérience manque, elle reste à un niveau purement abstrait et se réduit uniquement à des rites ou à des préoccupations moralistes, tandis que la foi est la vie, c'est une manière de concevoir et de sentir la vie.

*

Voici notre tâche la plus importante en absolu : ce n'est pas celle d'être père ou mère, ni d'être journaliste ou ingénieur, ni d'être soldat ou ouvrier, ni de gagner aux élections ou d'être l'esclave des maîtres. Ce n'est pas cela : notre tâche est de répandre dans le monde entier le grand message de Jésus Christ.

J'ai eu le don de la foi pour le transmettre à d'autres, pour le communiquer. Nous avons eu le don de la foi pour le communiquer. C'est sur cela que notre vie sera jugée.

Que l'homme connaisse le Christ, que l'humanité connaisse le Christ, voilà la tâche de ceux qui sont appelés, la tâche du peuple de Dieu : c'est la mission. « Je vous ai choisis pour que vous alliez ».

IL ÉTAIT NÉ POUR QUE LE MONDE ENTIER LE CHERCHE

« Jésus se retourna et, voyant qu'ils le suivaient, leur dit : “Que cherchez-vous?”. Ils lui dirent : “Rabbi, où demeures-tu?”. Il leur dit : “Venez et voyez”. Et c'est cela la formule, la formule chrétienne. Telle est la méthode chrétienne : « Venez et voyez. ».

*

Jean et André, ceux qui l'ont entendu pour la première fois, sont rentrés chez eux et ont dit : Nous avons trouvé le messie. Ils ne comprenaient pas ce cela signifiait, « nous avons trouvé le messie », ils ont répété les paroles qu'ils l'ont entendu prononcer. Ce qui les avait frappés était le fait qu'il y avait chez cet homme quelque chose d'étrange, d'exceptionnel, d'irréductible, d'impensable, de non pensé, qui ne dérivait pas de ce qui l'avait précédé, de tout ce qui l'avait précédé, mais qui s'imposait.

*

Mais imaginez encore ces deux hommes, qui l'écoutent quelques heures avant de rentrer chez eux : il les renvoie chez eux, et ils rentrent silencieux, car ils sont envahis par l'impression que leur a donnée le sentiment du mystère, le pressentiment, le sentiment du mystère. Puis ils se séparent, chacun rentre chez soi. Ils ne se saluent pas, non parce qu'ils ne se disent pas au-revoir, mais ils se saluent d'une façon différente, ils se saluent sans se saluer car ils sont trop remplis de la même chose ; ils ne font plus qu'un tous les deux, tellement ils sont remplis de la même chose. André rentre chez lui, il dépose... son manteau, et sa femme lui dit : « André, qu'est-ce que tu as ? Tu n'es plus le même, que s'est-il passé ? ». Imaginez-le, en train de fondre en larmes et de l'embrasser tandis que, bouleversée, elle continue à lui demander : « Mais qu'est-ce que tu as ? » Et lui, il la serre dans ses bras, comme nul ne l'avait jamais serrée : c'était un autre. C'était un autre ! Il était un autre tout en étant lui-même. Si on lui avait demandé : « Qui es-tu ? », il aurait répondu : « Je comprends que je suis devenu un autre... après avoir écouté cet individu, cet homme-là, je suis devenu un autre. » Mes amis, sans trop de subtilités, cela s'est produit.

*

« Heureux les pauvres car le royaume est à eux » « Est-il fou ? ». Il n'est pas fou. C'est l'explicitation d'une conception de la personne, de leur moi, d'une vision des rapports sociaux, d'un jugement sur ceux qui sont puissants et sur ceux qui servent, d'une perspective pour l'avenir, de la manière dont traiter ses enfants. Qui sait comme Zachée s'emportait contre sa femme ! Celui qui manie l'argent est coléreux : patient avec ses clients et coléreux avec sa femme. Zachée s'est certainement encore emporté contre sa femme après ce soir-là, mais... il a commencé à en éprouver de la douleur, de la gêne, il était tout bouleversé, changé.

*

Quand il vit le cortège funèbre, il s'est aussitôt renseigné : « Qui est-ce ? ». « C'est un adolescent qui a perdu son père depuis peu. » Et sa mère criait, criait, criait derrière sa civière, non pas comme c'était l'usage à cette époque, mais comme c'est l'usage dans la nature du cœur d'une mère, qui s'exprime librement. Il fit un pas vers elle et lui dit : « Femme, ne pleure pas ! ». Y a-t-il quelque chose de plus injuste que dire à une femme seule, dont le fils est mort : « Femme, ne pleure pas » ? Pourtant, c'était le signe d'une compassion et d'une affection sans bornes, d'une immense participation à la douleur. Il a dit à son fils : « Lève-toi ! ». Et il lui a rendu son fils. Mais il ne pouvait pas lui rendre son fils sans rien dire : il serait resté dans sa gravité de prophète et de thaumaturge, d'homme des miracles. « Femme, ne pleure pas », a-t-il dit. Et il lui a rendu son fils. Mais avant il lui a dit : « Femme, ne pleure pas ».

*

J'éprouve un certain embarras à commenter cette page, mais je vous invite tout de même à mettre la bonne volonté de votre cœur en ce qui est ineffable, ce que l'on ne peut pas dire du mystère de Dieu qui touche l'homme et de l'homme qui est touché par le mystère de Dieu.

Certes, il commence par lui demander : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? ». Il est presque compréhensible que Pierre lui ait répondu : « Bien sûr Seigneur, tu sais bien que je t'aime ». Mais la deuxième et la troisième fois, le Christ ne le lui dit que : « Simon, m'aimes-tu ? », non pas plus... moins...

Essayons de nous imaginer dans le cœur de cet homme simple et rude qui avait, face au Seigneur, l'âme toute remplie du souvenir de sa trahison ; sa trahison était tout simplement l'épiphanie, l'épiphénomène, la manifestation d'un moment, de quelque chose qu'il avait en lui, c'est-à-dire d'une âpreté, d'une non générosité, d'une obstination, d'une peur, d'une timidité, d'une couardise, d'une mesquinerie, d'une mesquinerie : tout ce qu'il était ! Pierre avait l'esprit plein de tout cela et, face à cette question, tout resurgissait, et la trahison était comme un point révélateur : sa misère venait à la surface. L'Église nous fait dire : « Pour célébrer les saints mystères reconnaissons que nous sommes pécheurs ». Combien d'entre nous le répètent lorsque l'Église nous dit de le dire !

Simon s'est senti dans toute sa petitesse, sa couardise, sa mesquinerie d'homme. « Simon, m'aimes-tu plus que les autres m'aiment ? ». Lorsqu'il a dit : « Seigneur, bien sûr que je t'aime », lorsqu'il a dit : « Seigneur, tu sais tout : malgré les apparences, malgré toutes les apparences que je vois de moi-même, tu sais que je t'aime ». « Je t'aime » signifie « je te veux », autrement dire « je t'affirme », je reconnais ce que tu es pour moi et pour toute chose. C'est le bouleversement du moralisme et de la justice faite de nos mains : cet homme-là était un pauvre pécheur comme moi qui, entre autres, venait juste de le trahir de manière indécente, si indécente que l'on n'a pas souvenir d'une chose pareille, et cependant il L'aimait ! C'est ainsi que le Seigneur lui a dit : « Je te confie mon témoignage dans le monde ». Il a confié le fait de lui rendre témoignage, ses brebis, ses agneaux, il a confié son règne dans le monde à ce pécheur mesquin.

*

Ils le cherchaient. Il était né pour que le monde entier le cherche. Il s'est ému et soudain cet homme comme nous, en qui les idées naissent comme pour nous des circonstances, a eu une idée vraiment géniale. Il a changé le sens de ce qu'il disait et s'est exclamé : « Ce n'est pas ma parole mais mon corps que je vous donnerai à manger, et mon sang à boire ! » C'était l'occasion, enfin les politiciens et les journalistes et les « commentateurs de télévision » de son époque ont eu l'occasion : « Il est fou, qui peut donner à manger sa chair ? » Ils sont tous partis : « Il est fou, il est fou », disaient-ils, *durus est hic sermo*, « il a une manière de parler étrange ». Jusqu'au moment où, au crépuscule, Il s'est retrouvé seul avec les douze de toujours.

« Voulez-vous partir, vous aussi ? » Et Simon Pierre, têtard, Pierre : « Maître, nous ne comprenons pas non plus ce que tu dis, mais si nous nous éloignons de toi, où irons-nous ? »

Jean et André, et ces douze, Simon et les autres, l'ont dit à leurs femmes, et quelques-unes de ces femmes les ont accompagnés...

Mais ils l'ont dit à d'autres amis aussi.

Et ces amis l'ont dit à d'autres amis, puis à d'autres amis, puis encore à d'autres amis. C'est ainsi que le premier siècle a passé et ces amis, avec leur foi, ont envahi le deuxième siècle et entre-temps ils envahissaient aussi le monde géographique. Ils sont arrivés en Espagne à la fin du premier siècle et jusqu'en Inde pendant le deuxième. Puis, ceux du deuxième siècle l'ont dit à d'autres qui ont vécu après eux, et ceux-ci à d'autres après eux, comme un grand flux qui grossissait, comme un grand fleuve qui grossissait, et ils sont arrivés à le dire à ma mère, à ma maman. Et ma mère me l'a dit quand j'étais petit et moi je dis : « Maître, je ne comprends pas non plus ce que tu dis, mais si nous nous éloignons de toi, où irons-nous ? Toi seul as les paroles qui correspondent au cœur. »

*

Il y a quelques années, l'une d'entre vous, qui est encore présente parmi vous, m'a écrit ce billet à la fin : « Je m'appelle Unetelle, je voulais te dire que j'existe. Je prie pour toi et toi, pense à moi. Salut ! Post-scriptum : que tout ne finisse jamais entre nous ! » Que tout ne finisse jamais entre nous ! C'est le vœu que nous faisons !

*

Je peux me dissoudre, mais les textes laissés et la suite ininterrompue, si Dieu veut, des personnes indiquées comme l'herméneutique vraie, comme l'interprétation vraie de ce qui est arrivé en moi, deviennent l'instrument pour la correction et la résurrection ; ils deviennent l'instrument pour la moralité.

*

J'espère que ma vie s'est déroulée selon ce que Dieu attendait d'elle. On peut dire qu'elle s'est déroulée sous le signe de l'urgence parce que chaque circonstance, chaque instant a été pour ma conscience chrétienne une recherche de la gloire du Christ.